

## Études littéraires africaines

# Seuils, limites et frontières. Les fureurs de l'histoire dans *La Descente aux enfers* d'Aloys Misago

Céline Gahungu



Littératures et migrations transafricaines  
Number 36, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026337ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/1026337ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)  
2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Gahungu, C. (2013). Seuils, limites et frontières. Les fureurs de l'histoire dans *La Descente aux enfers* d'Aloys Misago. *Études littéraires africaines*, (36), 93–103.  
<https://doi.org/10.7202/1026337ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## SEUILS, LIMITES ET FRONTIÈRES. LES FUREURS DE L'HISTOIRE DANS LA DESCENTE AUX ENFERS D'ALOYS MISAGO

La création littéraire burundaise, fort peu connue, n'a pas véritablement fait l'objet d'un intérêt critique jusqu'à présent <sup>1</sup>, en dehors de travaux portant sur la tradition orale en *kirundi*, qui est d'une infinie richesse. François-Marie Rodegem <sup>2</sup> et Jan Vansina <sup>3</sup>, notamment, ont décrit ce patrimoine qui continue à irriguer en profondeur la société burundaise. La parole y est dotée d'une puissance véritable : jadis elle jouait un rôle organique et magique au sein des communautés et, à présent encore, qui maîtrise le verbe détient le pouvoir. L'importance que revêt l'*ijambo*, l'art du discours et de la parole habilement maniée en société, en est un exemple frappant. Si les crises qui ont profondément ébranlé le Burundi depuis les années vingt <sup>4</sup> n'ont pas affecté la transmission de ce patrimoine, en revanche, elles ont constitué, comme on le verra ci-dessous, un formidable obstacle à la production écrite, qu'elle soit composée en *kirundi* ou en français.

Depuis quelques années cependant, un changement s'amorce car poètes, dramaturges et romanciers refusent de sacrifier à cette

---

<sup>1</sup> On peut cependant noter la publication récente (juillet 2013) de la première anthologie consacrée à la littérature francophone burundaise : NGORWANUBUSA (Juvénal), *La Littérature de langue française au Burundi*. Bruxelles : Éd. M.E.O. / Archives et Musée de la Littérature, 2013, 328 p.

<sup>2</sup> Voir notamment : RODEGEM (Francis M.), *Sagesse kirundi. Proverbes, dictons, locutions usités au Burundi*. Accentuation de J.B. Bapfutwabo. Intr. par A.E. Meussen. Tervuren : Musée royal du Congo Belge (MRCB), Annales du MRCB, Sciences de l'homme, vol. 34, 1961, 416 p. ; RODEGEM (Francis M.), *Anthologie rundi*. Paris : A.Colin, coll. Classiques africains, n°12, 1973, 417 p.

<sup>3</sup> VANSINA (Jan), *La Légende du passé. Traditions orales du Burundi*. Tervuren : Musée royal de l'Afrique centrale, coll. Archives d'Anthropologie, n°16, 1972, IX-257 p.

<sup>4</sup> À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, la colonisation allemande a peu de conséquences sur les rouages de la société burundaise. En revanche, la mise sous tutelle belge déstructure en profondeur les mécanismes régulateurs du Burundi ancien. À ce sujet, on peut consulter l'introduction de la thèse d'Augustin Nsanze intitulée *Le Burundi ancien : l'économie du pouvoir 1875-1920*. Paris : L'Harmattan, 2001, 350 p. À la page 6, l'auteur écrit : « Finalement l'imposition du processus de la dépendance coloniale fut l'œuvre de la Belgique qui, à son tour, occupa ce territoire dès 1917, et obtint d'y exercer le mandat de la Société des Nations à partir du 20 octobre 1924 ».

« architecture du silence »<sup>5</sup>. Le roman d'Aloys Misago, *La Descente aux enfers*<sup>6</sup>, appartient à ce courant. Quarante années ont été nécessaires avant que soit composée et publiée cette œuvre entièrement consacrée à l'*ikiza*, terme *kirundi* que l'on traduit communément par « la grande calamité » ou « le fléau », et qui renvoie aux violences de 1972. En avril cette année-là, des groupes armés, venant pour certains de l'étranger, massacrent des centaines de Tutsis, châtiant également les Hutus qui refusent de les suivre. Les autorités se lancent alors dans une répression aveugle qui s'achèvera en juin. Des centaines de milliers de Hutus, dans lesquels sont inclus de jeunes lycéens mais également les Tutsis qui leur sont venus courageusement en aide, périssent<sup>7</sup>. *Ikiza* est le vocable attribué à ces événements dont la mémoire a longtemps été tue et occultée. Une grande partie de la famille d'Aloys Misago disparaît lors des tueries, l'adolescent de quatorze ans ne devant sa survie qu'à sa fuite en Tanzanie. En effet, suite à ces massacres, d'importants mouvements de populations ébranlent cette partie de l'Afrique des Grands Lacs. Les exilés échouent alors pour la plupart dans des camps qui se muent rapidement en espaces fantasmatiques où s'élabore une idéologie du retour et parfois de reconquête de la patrie. À l'inverse, le cheminement migratoire des Burundais qui échappent à la vigilance des troupes tanzaniennes pour trouver asile dans la ville frontalière de Kigoma est bien différent, tant il se caractérise par une stratégie d'invisibilité.

Dès son retour de Tanzanie, Aloys Misago rédige un journal intime consacré à ces funestes événements, où l'évocation du phénomène migratoire et de ses conséquences prend une grande place. Écrit en *kirundi*, ce premier texte relève essentiellement du témoignage historique. Ce n'est qu'au terme d'un long processus que l'écriture, excédant une portée uniquement testimoniale, finit par s'inscrire dans le champ du symbolique. Une double rupture – avec le *kirundi* et le pronom personnel *je* – a donc été nécessaire pour que

<sup>5</sup> L'expression apparaît dans : Malkki (Liisa H.), *Purity and exile : violence, memory and national cosmology among hutu refugees in Tanzania*. Chicago : The University of Chicago Press, 1995, 344 p.

<sup>6</sup> MISAGO (Aloys), *La Descente aux enfers. Un roman historique*. Préface de Marc Quaghebeur. Bruxelles : Archives et Musée de la Littérature (AML), coll. Papier blanc, encre noire, 2012, 126 p. ; nous renverrons désormais au roman au moyen de l'abréviation *DE*.

<sup>7</sup> Voir CHRÉTIEN (Jean-Pierre) et DUPAQUIER (Jean-François), *Burundi 1972 : au bord des génocides*. Préface d'Isidore Ndaywel. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2007, 494 p. ; et LEMARCHAND (René), « Le génocide de 1972. Les silences de l'Histoire », *Cahiers d'Études africaines*, n°167, 2002, p. 551-568.

le roman advienne, un roman où les figures du seuil, de la limite et de la frontière occupent une place importante.

Situant son action aux confins du Burundi et de la Tanzanie, *La Descente aux enfers* conte le trajet du jeune Ndayi dont l'existence est bouleversée par les massacres auxquels se livre l'armée, secondée par la Jeunesse Révolutionnaire Rwagasore<sup>8</sup>. Épousant les courbes des chemins de traverse empruntés par l'adolescent, ce récit migratoire repose sur une trame narrative particulièrement complexe. Un premier périple, pendant lequel la frontière est approchée, puis longée sans jamais être véritablement franchie, est un échec. Ce n'est qu'au cours d'un second voyage que le personnage atteint Munanira puis Kigoma, où il séjourne pendant un mois, avant de commencer une dernière marche qui le ramènera sur le sol burundais.

Le motif de la migration, loin d'être ornemental, donne donc toute sa singularité à une œuvre consacrée à la dimension existentielle de l'exil, au cours duquel la relation d'identité de l'individu est mise à l'épreuve. Ces errances sinueuses interrogent une identité burundaise qui a volé en éclats dans le fracas des discours « ethniques »<sup>9</sup>, mais également l'absence d'une mémoire collective faisant l'objet d'un consensus national. Mettant en scène l'expérience migratoire de Ndayi, incarnation du dépassement des limites ethniques et territoriales, l'écriture romanesque laisse cependant entrevoir, comme nous le verrons, la représentation d'une identité apaisée, fondée sur une réinterprétation de la notion même de migration.

### Dévoiler les douleurs fantômes de l'Histoire

Donner chair à la mémoire de déplacés dont le drame individuel et collectif n'a guère fait l'objet de représentations symboliques malgré son ampleur, tel est le projet qui a présidé à la composition de *La Descente aux enfers*. L'étude de l'imaginaire migratoire qui se déploie au fil du roman ne peut cependant pas faire l'économie de la prise en compte du statut d'écrivain dans une société où, pendant de longues années, le mutisme a prévalu, tant l'écrit était jugé suspect

---

<sup>8</sup> Milices nationalistes, portant le nom du Prince héritier assassiné quelques mois avant l'indépendance du pays.

<sup>9</sup> Rappelons que, pas plus qu'au Rwanda, les catégories sociales que sont les Tutsis et les Hutus ne constituent, en réalité, des ethnies. Leur appréhension en tant que telles, voire en tant que « races », a été une thèse répandue à l'époque coloniale, dans un contexte scientifique où l'on s'intéressait beaucoup à la migration, en l'occurrence celle des peuples (et des langues) bantous.

et sévèrement réprimé<sup>10</sup>. Une véritable aphasie a longtemps caractérisé le Burundi, qui a été évoquée à de multiples reprises par le philosophe et romancier Melchior Mbonimpa<sup>11</sup>. Dans cette perspective, l'écriture fait figure d'ogresse, condamnant les auteurs à un terrible choix puisque, dans un pays miné par les querelles intestines, la rumeur et le soupçon, le silence ou l'exil s'imposent :

En cet espace de répression, l'écrit fétichisé est toujours mobilisé comme preuve irréfutable de la culpabilité de l'auteur [...], l'écrit recèle toujours un secret, il est nécessairement codé !

Quand les chiens de garde de l'ordre régnant envahissent une maison à la recherche de prétextes d'inculpation, les victimes condamnées d'avance sont généralement accusées de posséder deux types d'objets : des armes et des textes ! [...]

On n'échappe pas miraculeusement à cette paralysie dès qu'on quitte l'espace de la répression. On ne peut exorciser cette terreur absurde qu'en la nommant. C'est pourquoi, même si l'exil est habité par l'indicible tristesse de n'être de nulle part, il peut devenir un privilège exorbitant. La pression d'une atmosphère ensorcelée où les mots sont comme des monstres capables de réduire à néant celui qui les écrit n'est pas permanente<sup>12</sup>.

Ce n'est donc pas un hasard si les premières lignes du roman portent sur le mutisme de l'adolescent, alors plongé dans le coma. Le récit évoque ensuite fréquemment les troubles de la parole et les évanouissements qui affectent Ndayi, littéralement « foudroyé »<sup>13</sup> par le spectacle de la violence. La narration n'a de cesse de rappeler la nécessité de la confrontation intérieure pour que l'écriture puisse jaillir et que l'imaginaire soit en mesure de reconquérir une Histoire

---

<sup>10</sup> Les analyses de J.-P. Chrétien et de J.-Fr. Dupaquier à ce sujet contribuent à éclairer cette atmosphère de répression : « À la fin de l'année 1972, la société burundaise apparaît cassée par cette catastrophe que rien ou presque ne laissait envisager, et que la clique des éradicateurs tente d'enfouir sous un commode silence [...]. Au Burundi, il sera très longtemps interdit d'en parler. Le régime de Micombero avec ses cadres administratifs, ses policiers, ses délateurs, y veille méticuleusement. Une parole ambiguë, une critique même voilée peut valoir une convocation chez "l'autorité", une amende, un emprisonnement sans jugement ou pire, une "disparition". Comme dans tout régime totalitaire, les parents doivent même se défier de leurs enfants et de leurs imprudences de langage » – CHRÉTIEN (J.-P) et DUPAQUIER (J.-F.), *Burundi 1972...*, op. cit., p. 465.

<sup>11</sup> MBONIMPA (Melchior), *Hutu, Tutsi, Twa. Pour une société sans castes au Burundi*. Paris : L'Harmattan, 1993, 102 p.

<sup>12</sup> MBONIMPA (M.), *Hutu, Tutsi, Twa...*, op. cit., p. 11.

<sup>13</sup> Le motif du foudroiement et de l'évanouissement apparaît à cinq reprises.

longtemps confisquée, marquée par les errances, les persécutions et l'oubli.

Comblant les béances du passé, la relation des aventures du jeune protagoniste revêt au premier chef une dimension historique, comme le laisse d'ailleurs entendre le sous-titre du roman : *Un roman historique*. Ses pérégrinations apparaissent comme la transposition symbolique du sort des réfugiés qui, par vagues successives, ont fui les désastres burundais pour trouver asile en Tanzanie. Fuites éperdues, entreprises dans un climat de terreur, les trajets migratoires ont ainsi lieu au gré des massacres qui ont fait l'objet d'une rhétorique de la dénégation par les différents pouvoirs en place. Les espaces frontaliers parcourus par des personnages à la dérive révèlent les pesanteurs et les non-dits. De manière significative, l'exil originaire est celui de Bagoye, le frère aîné du narrateur, qui s'était installé en Tanzanie dès 1965, lors de la première crise « ethnique » qui avait ébranlé le Burundi <sup>14</sup> :

Bagoye avait fui en 1965 alors qu'on le recherchait pour le tuer. On l'accusait à tort de faire partie des auteurs de troubles qui avaient éclaté cette année-là. Même si les troubles s'étaient déroulés à Muramvya, à près de cent cinquante kilomètres de Kigwena où se trouvait sa résidence, il fut accusé d'appartenir au complot (*DE*, p. 99).

Une même logique meurtrière attend Ndayi car, sept années plus tard, celui-ci doit également connaître l'exil afin de survivre. Avant même de songer à la Tanzanie, il lui faut fuir l'internat et regagner la lointaine colline où vit sa famille, les massacres ayant commencé à ensanglanter les rues de Bujumbura. L'incipit s'ouvre ainsi sur un premier déplacement traumatique qui a pour cadre le territoire burundais, profondément divisé entre la capitale et les collines, essentiellement rurales, de « l'intérieur du pays » (*DE*, p. 14), comme si deux territoires étrangers se faisaient face. La tranquillité studieuse de l'internat – lieu clos où ne parviennent que les échos assourdis des troubles qui gagnent le pays – est brisée par l'irruption de l'armée à la recherche d'étudiants hutus. Cette brutalité inaugurale contamine l'ensemble de l'intrigue, contraignant le jeune garçon à fuir de plus en plus loin. Ce départ relaté dans le chapitre

---

<sup>14</sup> En 1965, le premier ministre hutu Pierre Ngendandumwe est assassiné, ce qui suscite aussitôt diverses violences, notamment durant les élections ; celles-ci seront suivies d'un coup d'État militaire qui n'apaisera pas les tensions.

liminaire est vécu comme un arrachement, une « rupture passive »<sup>15</sup> au cours de laquelle le personnage « franchit à contrecœur » (*DE*, p. 14) le portail de l'internat, assimilé au paradis terrestre.

L'ascension vers la colline natale de Mutobo laisse entrevoir un territoire burundais fragmenté et devenu étranger à lui-même. Les barrages improvisés par les miliciens ivres, véritables frontières intérieures, témoignent de ce processus de désagrégation :

Arrivé au niveau de la caserne, des militaires ivres et des membres de la Jeunesse Révolutionnaire Rwagasore avaient érigé une barrière. [...] À la sortie du centre, tout en bas de la colline, en direction de Mabanda, se trouvait une autre barrière. Les gardiens étaient eux aussi dans un état d'ébriété (*DE*, p. 23).

Malgré l'aide de l'évêque de Bururi, il est malaisé de circuler dans cet espace de mort et de coercition où flotte, entêtante, « une odeur de chair brûlée » (*DE*, p. 25) et où ressurgissent les souvenirs des théories raciales héritées de l'époque coloniale :

Ils laissèrent passer la voiture sans problème, au vu du nez pointu du chauffeur et du prêtre à côté de lui. Ils commencèrent la montée vers Vugizo par un raccourci, qui débouchait à la mission pentecôtiste de Kayogoro. [...] Une barrière avait été érigée au centre de Vugizo. Les soldats qui la gardaient se montraient très virulents.

– Qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux en pointant son arme sur le chauffeur.

– Tu ne vois pas ma carte d'identité ? dit ce dernier en montrant son nez (*DE*, p. 23-24).

Allusion est ainsi faite à la caractérisation du Tutsi par son nez, entre autres critères physiques, telle qu'elle avait été répandue par les théories dites « hamitiques » en leur temps.

Quant au séjour dans le *rugó*<sup>16</sup> familial, il est de courte durée car les tueries atteignent rapidement la communauté villageoise. Après la mort d'une partie des siens, l'adolescent fuit l'enclou protecteur,

<sup>15</sup> TRIGANO (Shmuel), *Le Temps de l'exil*. Paris : Payot et Rivages, coll. Rivages poche. Petite bibliothèque, 2005, 117 p. ; p. 10 : « L'exil pourrait bien être défini comme une rupture passive [...], rupture venant toujours du dehors pour la conscience, ni voulue ni recherchée par l'exilé qu'elle accable comme par fatalité ».

<sup>16</sup> « L'urugo, c'est le lot de terre aux limites bien précises dont une famille jouit [...]. Mais, l'urugo, ce n'est pas seulement cette terre, c'est aussi l'habitation, le kraal si on reprend le vocabulaire néerlandais, qui a été appliqué à cette réalité » – NSANZE (A.), *Le Burundi ancien*, op. cit., p. 78.

dissimulé par sa mère dans des abris de plus en plus restreints. La brousse se transforme en un lieu dangereux où la furie du napalm déversé par un hélicoptère n'épargne personne, au point que le héros et son jeune frère, Mukozi, ne trouvent plus refuge que dans un arbre avec lequel ils espèrent se confondre :

Puis un liquide blanc fut aspergé sur la hutte et dans la brousse où s'étaient cachés les gens. On mit le feu. Un incendie immense s'éleva et dévora tout sur son passage. [...] Ils coururent aussi vite que leurs jambes le pouvaient pour aller se réfugier sous les eucalyptus. Arrivés dans le boisement, ils se rendirent compte que l'endroit ne représentait pas une cachette idéale. [...]

– Regarde, cet arbre-là est assez gros. Si nous restons collés à lui, les gens pourront nous confondre avec lui ! dit Ndayiragije (*DE*, p. 38-39).

En réponse à cette restriction toujours plus grande de l'espace s'impose un projet migratoire radical. La fuite en Tanzanie devient en effet, pour Ndayi et ses deux frères Mukozi et Ndiyunze, le seul espoir de salut possible. Une fois de plus, la scène paradigmatique du passage du seuil apparaît car, après avoir quitté l'internat, Ndayi est contraint de délaisser le *ruogo* où il s'était réfugié pendant un court moment.

### **Franchissement des frontières et expérience des limites**

L'imaginaire du franchissement de la limite et de la frontière hante l'ensemble du récit, dont les chapitres les plus longs sont consacrés à la périlleuse marche aux confins des territoires burundais et tanzanien. Au cours des longs trajets migratoires, la frontière n'a pas seulement un sens géopolitique, mais elle constitue aussi, pour l'adolescent, le symbole de ses propres limites qu'il doit franchir également. Avant même de commencer sa pénible errance, Ndayi avait d'ailleurs compris la nature trouble de la migration : bien qu'elle puisse être salvatrice, elle s'apparente avant tout à une « expérience de la perte, de la disparition, de l'absence »<sup>17</sup>. Au seuil de l'exil, alors que sa mère lui prodigue d'ultimes conseils, il éprouve un terrible sentiment de perte, tout se passant comme s'il se trouvait dépouillé de lui-même. À la mort du père et des frères aînés s'ajoute l'idée que l'exil brise encore davantage la transmission entre les générations. Le personnage associe par ailleurs étroitement

---

<sup>17</sup> TRIGANO (S.), *Le Temps de l'exil*, op. cit., p. 19.



« sa mère, sa patrie, [s]a propriété familiale » (*DE*, p. 58) lorsqu'il doit désigner ce dont il se détache : c'est l'espace du *ruغو* qui définit l'individu au sein de cette société patrilinéaire, mais il lui faut pourtant le quitter.

L'ambivalence de la région frontalière, barrière administrative autant que barrière intérieure, met à rude épreuve le héros qui semble se déliter et perdre sa substance au gré des chemins de traverse et des détours qu'il lui faut emprunter afin d'éviter les hordes de miliciens lancés à la poursuite des rescapés tentant de trouver le salut en Tanzanie. Le chapitre le plus long : « L'exode » (dont le titre rappelle les pérégrinations relatées dans le Pentateuque), raconte une expérience des limites au cours de laquelle Ndayiragiye est sujet à des défaillances multiples, au point d'être littéralement absent à lui-même. Durant la cinquantaine d'heures de marche qu'il lui faut pour aller de Mutobo à Munanira puis de Munanira à Kigoma avant de revenir ensuite au Burundi, sa fatigue est longuement décrite : l'adolescent apparaît comme un corps en déroute, une enveloppe vide en proie à toutes les douleurs. Évanouissements et étourdissements provoqués par la faim et la chaleur se succèdent, à telle enseigne que Ndiyunze doit se résoudre à porter son cadet :

Ndayiragiye n'en pouvait plus : ses jambes avaient gonflé, ses vêtements étaient mouillés de sueur. Il tomba de nouveau dans l'herbe des bords du chemin.

– Lève-toi, lui cria son grand frère, les tueurs peuvent nous trouver ici !

– Qu'ils viennent m'achever ici même, répliqua Ndayiragiye. De toute façon, je suis à moitié mort ! ajouta-t-il. [...]

Ndayiragiye ne bougeait plus... Il avait perdu connaissance. [...]

Ndiyunze souleva Ndayiragiye, toujours très faible, le mit sur ses épaules, puis demanda à Mukozi de l'aider à mettre les bagages de provisions sur la tête (*DE*, p. 62-63).

Les causes de ce périple ainsi que le bref séjour en Tanzanie<sup>18</sup> provoquent un de ces questionnements identitaires que Shmuel Trigano formule en ces termes : « quelle est la nature et le statut de l'étranger en moi et en quoi consiste l'essence même de mon être ? Qui dit "je" ou, plus exactement, d'où se dit le "je" ? »<sup>19</sup>. Au prisme du regard des autres personnages, le jeune homme se sent menacé de devenir un autre, un étranger dont le statut et la nature deviennent incertains, fragilisés qu'ils sont par les discours qui se tiennent.

<sup>18</sup> S'étendant sur dix pages, ce séjour dure à peine un mois.

<sup>19</sup> TRIGANO (S.), *Le Temps de l'exil*, op. cit., p. 45.

Dès le franchissement de la première limite qu'est la grille de l'internat, le bric-à-brac ethnologique consistant à opposer les Hutus aux Tutsis resurgit de la manière la plus grossière. Chassé par ses camarades en raison de l'impossibilité de l'agréger à l'une de ces catégories, il se heurte à une rhétorique implacable car il brouille le jeu figé des identités :

– Ne sois pas naïf ! Ces Hutus ne rêvent que de la mort des Tutsis.

– Frère Georges aussi ? demanda Ndayiragije.

– Tu prends maintenant la défense de ces Hutus, ces criminels ? répliqua Musafiri.

[...] « S'il dit que les Hutus sont des criminels, alors moi aussi je suis du nombre. » À cette idée, il se sentit dans une insécurité totale. Lui aussi se dirigea vers un autre groupe pour chercher de plus amples informations.

– Que viens-tu chercher ici ? lui demanda-t-on. Va chez tes frères tutsis ! [...] Son apparence physique contredisait les stéréotypes ethniques dont on se servait pour classer les Burundais en différents groupes : grande taille, long nez, lèvres fines, front haut pour les Tutsis ; petite taille, gros nez, grosses lèvres et front court pour les Hutus ! (*DE*, p. 12-13)

Une telle discussion se répète à de nombreuses reprises au cours du roman, engageant une réflexion profonde sur le motif du Même et de l'Autre. C'est ainsi qu'à la frontière, les membres de la Jeunesse Révolutionnaire Rwagasore s'exclament à la vue de Ndayi et de Mukozi : « *Reka ntiduhave twihékura*, laisse, on risque de tuer nos frères » (*DE*, p. 66). Assimilant ensuite au contraire les jeunes gens à des « criminels hutus », les miliciens les nient de la manière la plus radicale qui soit : après les avoir battus, ils entreprennent de les enfouir sous terre. Cette logique identitaire se poursuit une fois la frontière passée, la condition de réfugié aillant ces questions. Une fois arrivés à Kigoma, l'adolescent et les quelques compatriotes qui l'accompagnent prennent pourtant soin de se fondre dans leur société d'accueil en évitant de parler *kirundi* pour lui préférer le swahili. En dépit de leurs efforts et de leur bonne volonté, ils sont immédiatement mis au rebut d'une société tanzanienne où la logique de confinement dans des camps prévaut. D'une autre manière, c'est le même imaginaire de l'enfouissement qui réapparaît ainsi. Les violences perpétrées par l'armée tanzanienne, soucieuse de chasser les indésirables afin de les parquer dans les non-lieux que sont les camps d'Ulyankulu ou de Gatumba, conduisent Ndayi à errer d'un

misérable cul de basse-fosse situé aux marges de la ville à un fossé fangeux où il finit par échouer.

### **L'identité au miroir de la migration**

Si le déplacement contraint provoque un sentiment de dérélitication, le roman ne peut nullement être réduit aux seules tonalités doloristes. L'expérience migratoire est à l'origine d'une tension singulière car l'image de la chute et de l'embourbement évoquée précédemment a pour pendant symbolique la représentation aurorale de l'horizon, qui se profile devant les collines où chemine Ndayi, en route vers une société qui lui est inconnue. La descente aux enfers, fidèle au schéma de la catabase, apparaît en ce sens comme une épreuve initiatique qui prélude à la renaissance du héros à la fin du récit. Les figures maudites de l'étranger – du « traître hutu » dont l'altérité semble irréductible – et du réfugié, que l'on s'empresse d'expulser du corps social, ne sont pas les seules à apparaître. Elles se doublent de « celle du passeur » dévoilant « "l'in-su" que chacun porte en soi »<sup>20</sup>, parce que l'adolescent qui traverse les frontières transgresse aussi les catégories ethniques qu'on lui assigne. Le roman propose ainsi une réflexion sur l'identité burundaise, renouvelée par le franchissement successif des seuils auquel le protagoniste a consenti. Cette pensée qui affleure dans de nombreux passages apparaît notamment à Kigoma, dans le misérable cabanon où Ndayi ainsi que ses compagnons d'infortune ont échoué. Au cours d'une conversation, deux visions antagonistes de l'identité s'affrontent :

– Vous savez, les Tutsis nous ont dominés depuis des siècles. Sans leur taper dessus, ils ne voudront pas lâcher le pouvoir.

– C'est vrai, surtout que ce sont des étrangers. Ces gens-là viennent d'Éthiopie. Il faut qu'ils retournent chez eux, de gré ou de force.

Ndayiragije, encore faible, suivait la conversation en silence. Mais cette fois-ci, il ne voulut pas laisser passer ce qu'il considérerait comme une erreur historique.

– Mais, à l'école, on nous a dit que tous les habitants du Burundi sont des migrants [...] (*DE*, p. 92).

Ntamuvunyi développe une conception fantasmatique, fondée sur l'enracinement dans un territoire dont seraient exclus ceux que l'on

---

<sup>20</sup> ALEXANDRE-GARNER (Corinne) et KELLER-PRIVAT (Isabelle), dir., *Migrations, exils, errances et écritures*. Paris : Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, 359 p. ; p. 13.

considère comme des « Tutsis », perçus comme des étrangers. Y sont perceptibles les traces des théories racialistes héritées de l'époque coloniale<sup>21</sup>, d'après lesquelles aux « nègres ordinaires » que seraient les Hutus s'opposeraient « les envahisseurs hamites [...], des Caucasoïdes, des pastoraux, arrivés vague après vague, et d'esprit plus vif que les agriculteurs nègres à peau sombre »<sup>22</sup>. À l'inverse, Ndayi propose une voie apaisée, où l'identité burundaise serait le fruit de vagues migratoires et où, dès lors, le mythe de l'appartenance territoriale et de la pureté généalogique est refusé.

Cette identité fluide s'est révélée progressivement sur les chemins escarpés de la quête d'un asile. Loin d'être un phénomène uniquement d'ordre géographique et géopolitique, la migration est avant tout une aventure existentielle. Au gré de sa marche à flanc de collines et dans le poudroiement rougeoyant de la terre et du soleil, l'adolescent dépasse les clivages ethniques, les pistes de l'exil et de l'errance ouvrant les voies de l'*ubuntu*, terme qui signifie « humanisme » en *kirundi*. Inscrivant dans le champ du symbolique les tourments et les espoirs des déplacés victimes d'*ikiza*, *La Descente aux enfers* ouvre une réflexion nourrie par l'ébranlement individuel et collectif de l'exil, entraînant avec elle une reconstruction de l'identité humaine : le territoire n'est plus l'espace d'un « vrai » peuple autochtone, qui serait menacé par l'arrivée d'un autre « peuple » d'une autre « souche », mais un espace de mobilité et de mélange, où à la fois circulent et s'imbriquent des sujets toujours nomades.

■ Céline GAHUNGU

<sup>21</sup> Pour une synthèse, voir e.a. : NGORWANUBUSA (Juvénal), « Les descripteurs du mythe hamite dans *Les Derniers Rois mages* de Paul del Perugia et *Afrique, Afrique* d'Omer Marchal », dans *Les Langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*. Textes réunis par Pierre Halen et Jacques Walter. Metz : Centre de recherche Écritures, coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, n°1, 2007, 403 p. ; p. 37-60.

<sup>22</sup> SELIGMAN (Ch.), *Les Races d'Afrique*. Paris : Payot, 1935, 224 p. ; p. 96.